

PAUL VERCHÈRES

# Crime parfait



BeQ

**Paul Verchères**

Guy Verchères # 004

**Crime parfait**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**

Collection *Littérature québécoise*

Volume 279 : version 1.0

# **Crime parfait**

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

# I

## *Le cor de Charlemagne*

Guy était assis dans un grand fauteuil dans le salon de notre suite à l'hôtel et il paraissait plongé dans une intense méditation.

Je n'osais pas le déranger car je savais qu'il désirait être seul avec ses pensées.

Il devait être sur le point de commencer une de ses expéditions célèbres et je retins ma curiosité, sachant qu'il parlerait le temps venu.

Soudain il releva la tête et me demanda :

– Quelle heure est-il, Paul ?

– Dix heures a.m.

– C'est drôle ça, fit-il à haute voix.

– Tu attends quelqu'un et tu ne sais pas qui c'est ?

- Ils devraient pourtant être ici.
- Qui ça ?
- Je ne sais pas encore.
- Tu attends quelqu'un et tu ne sais pas qui c'est ?
- Justement.
- Je ne comprends pas très bien, mais ça ne fait rien.
- Je ne puis toujours bien pas t'expliquer, car je ne le sais pas moi-même.
- Attendons patiemment alors.
- Je n'attendrai pas longtemps et s'ils n'arrivent pas, tant pis pour eux.
- Si je peux t'aider. C'est avec plaisir.
- Non...

Il allait continuer, mais le téléphone sonna dans notre chambre et c'était l'opératrice de l'hôtel qui s'informait si monsieur Fleurant et Mademoiselle Giroux pouvaient monter.

Guy fit signe que oui quand je lui transmis le

message, et je répondis en conséquence.

Sa figure se détendit et je compris que telles étaient les personnes qu'il attendait.

Georges Fleurant était un homme dans le commencement de la cinquantaine, gros et rouge.

Il était richement vêtu et paraissait être un gros propriétaire ou un financier.

Elle n'avait pas plus de vingt-deux ans et appartenait au genre coureuse de fortune.

Elle s'exprimait d'une façon empathique, avec de petits miaulements auxquels monsieur Fleurant répondait en susurrant.

C'était un joli tableau et je m'amusais ferme, me demandant encore pourquoi ces gens-là venaient nous voir.

Avec forces excuses à notre endroit, le gros homme installa confortablement la jeune fille dans un bon fauteuil.

Il rassembla deux ou trois coussins pour lui appuyer la tête dessus, puis même les pieds.

Je ne pus m'empêcher de faire remarquer :

– Mademoiselle Giroux est donc bien faible.

Et je me demandais alors si on ne vous avait pas pris pour deux médecins.

Mais Guy n'avait pas l'air de priser ma remarque et il me jeta un œil impératif pour me signifier qu'il n'était pas temps de faire de l'esprit.

Puis il ajouta à l'adresse de ses visiteurs :

– Excusez l'appartement de deux célibataires, monsieur Fleurant. Ce n'est pas très confortable pour une jeune demoiselle comme votre...

– Fiancée, continua le gros homme.

– Permettez-moi de vous féliciter, monsieur Fleurant. Vous avez certainement la plus gentille fiancée de Montréal.

Jamais je n'avais vu Guy aussi galant. Et s'il allait jusque là, c'est qu'il devait avoir quelque chose de pas ordinaire dans la tête.

Je tenais compte de son avertissement cependant et me tenait coi, dans mon coin.

Quand l'installation de la jeune fille parut terminée, Georges Fleurant lui demanda :

– Vous êtes bien confortable maintenant, ma chérie ?

– Oui, Georges, répondit-elle d'une voix langoureuse.

Guy me fit alors un signe et offrit :

– Un verre de porto, mademoiselle ?

– Un doigt, s'il vous plaît, monsieur Verchères.

– Et vous, monsieur Fleurant ? J'ai du scotch et du rye.

– Je prendrai du porto, moi aussi.

Je servais les verres et attendis que tout le monde ait commencé à boire pour m'installer à mon tour dans mon fauteuil favori.

Georges Fleurant commença bientôt :

– J'ai trouvé votre téléphone un peu surprenant, je vous avoue, monsieur Verchères, mais n'ai pas hésité à venir, car je tiens énormément au cor que je me suis fait voler.



– Quelle sorte d'instrument est-ce ? demanda  
Guy.

– Une antiquité naturellement. Ce cor a  
appartenu à Charlemagne.

– Il doit représenter une valeur considérable  
alors ?

– Je l'ai payé \$15 000, mais je suis certain  
qu'il vaut plus que cela.

– Une occasion, je suppose ?

– Cotman devait avoir besoin d'argent quand  
il m'a cédé l'instrument.

– Et y a-t-il longtemps que vous avez été  
dépossédé de votre cor ?

– Cela a dû arriver hier soir, quand je me suis  
absenté.

– Pour longtemps ?

– J'ai reçu un téléphone d'une femme qui me  
faisait demander d'urgence.

– Une de vos connaissances ?

– Non, une inconnue. C'est pourquoi je réalise  
que c'est une affaire arrangée.

– On vous a fait sortir de chez vous pour en profiter pour vous voler ?

– C'est ce que je pense.

– Y a-t-il quelque trace quelconque d'effraction ?

– Je n'en ai pas relevé une seule.

– Où se trouvait votre trésor ?

– Dans un secrétaire spécial, construit pour le garder. Ce secrétaire était au deuxième. Je pense donc qu'on a dû se servir d'un camion recouvert. On est monté dessus pour atteindre la chambre où se trouvait le tout et on s'est ensuite sauvé.

– Vous n'avez aucun doute naturellement ?

– Au contraire, je pense bien que c'est la veuve de Cotnam qui a fait ou fait faire cela.

– Demeure-t-elle loin ?

– C'est ma voisine. Je demeure au numéro 3322 de l'avenue des Pins, tandis qu'elle est au numéro 3320.

– Mais comment aurait-elle réussi cela ?

– Elle se serait fait aider naturellement.

– Vous avez donc des raisons impérieuses pour la soupçonner ?

– C'est la plus étrange des femmes. Depuis la mort de son mari, elle me poursuit de demandes en mariage et je sais que c'est pour mon argent.

– Est-elle jolie ?

– Pire qu'un péché mortel. Et vieille avec cela.

Il échangea un regard avec M<sup>lle</sup> Giroux et je compris ou il voulait signifier par là qu'il allait marier beaucoup mieux.

– Comment extériorise-t-elle ces demandes en mariage ?

– Elle m'écrit presque tous les jours. Tenez, j'ai ici un spécimen de ses missives.

En disant cela, il tira une lettre sur papier bien ordinaire, qu'il tendit à Guy, tout en adressant à sa compagne un regard moqueur.

Mon cousin lut à haute voix :

« Cher monsieur Fleurant,

« Vous paraissez oublier que le temps passe

rapidement et que tous deux nous vieillissons.

« Puisque nous devons nous marier, il faut faire vite si nous voulons profiter encore des jours qui nous restent à vivre.

« À bientôt donc,

« Vôtre,

« SIDONIE COTNAM. »

– Ce ne doit pas être elle qui a choisi son nom, fit remarquer Guy.

Cette remarque eut l'heur de plaire à la fiancée de Fleurant, qui fit entendre un petit rire joyeux.

– Si vous la voyiez maintenant, fit alors Fleurant.

– Et vous que lui répondez-vous ?

– Rien jusqu'à date. Mais hier après-midi cependant, comme elle m'arrêtait au moment où je passais devant sa résidence, j'en ai profité pour lui dire ma façon de pensée une fois pour toutes.

– Sur quel prétexte vous avait-elle arrêté ainsi ?

– Elle avait une lettre à la main et prétendait que cette lettre venait de moi en réponse aux siennes.

– Ah ! elle aussi reçoit des lettres qu'elle prétend venir de vous ?

– Elle m'a montré plusieurs lettres, mais aucune n'est tracée d'une écriture qui peut ressembler à la mienne, même de loin.

– C'est drôle que cette histoire. Et vous, vous prétendez que les lettres que vous recevez viennent d'elle ?

– Elles portent son nom. Mais quand je lui ai fait cette remarque, elle a nié complètement m'avoir écrit.

– De plus en plus étrange !

– Ce n'est pas le point qui m'intéresse surtout. Je me fiche pas mal des lettres et de ses intentions matrimoniales. C'est le cor que je veux ravoir..

– Avez-vous averti la police ?

– Non, pas encore.

– Pourquoi ?

– J’allais le faire quand vous m’avez téléphoné et m’avez promis de m’aider.

Guy se leva, marcha pendant quelques instants, puis s’arrêtant fixement devant monsieur Fleurant, il demanda :

– Vous avez déjà entendu parler de moi, n’est-ce pas ?

– Qui ne vous connaît pas de réputation, au moins, monsieur Verchères ?

– Vous n’avez pas trouvé étrange qu’un gentleman-cambrioleur vous appelle pour vous aider ?

– Quelque peu de prime abord, mais j’ai ensuite compris.

– Vous avez compris quoi. ?

– Ce qui se fait généralement.

– Mais moi, je ne comprends pas.

– Vous voulez rire ?

– Pas du tout et je vous prie de m’expliquer.

– Vous avez certainement le cor en votre possession et vous êtes prêt à le rendre

moyennant une bonne récompense. C'est bien ça, n'est-ce pas ? Vous avez un bon alibi pour l'heure du vol probablement et ne craignez rien de ce côté. Vous allez faire semblant de chercher et ensuite vous allez m'affirmer que vous venez de le trouver. La police ne pourra rien faire contre vous et vous toucherez une bonne commission de ma part. Eh bien ! je suis prêt à payer si vous me retournez le cor intact.

– Comme ça, ce n'est pas madame Cotnam qui l'a volé ?

– Qui me dit que vous n'êtes pas de connivence ?

– Vous êtes très perspicace.

– Je comprends que vous ne tenez pas à m'avouer que ce que je dis est la pure vérité.

– Ce n'est peut-être pas la vérité, monsieur Fleurant ? Il ne faut jamais aller aux conclusions trop vite.

– À votre goût, monsieur Verchères. Mais autrement, comment pourriez-vous m'avoir téléphoné et surtout avoir su que mon fameux cor

avait été volé ?

– Vous ai-je parlé de l'instrument au téléphone ?

– Non, je l'admets, mais rien n'empêche que j'ai compris et que c'est de cela que nous parlons depuis une demi-heure.

– C'est vous cependant qui avez commencé à en parler.

– Je l'admets. À quoi aurait servi de tourner autour de la question plus longtemps.

À ce moment-là la jeune fiancée commença à montrer de l'impatience.

Georges Fleurant se tourna vers elle pour demander :

– Vous êtes fatiguée probablement, ma chérie ?

– Oui. Allons-nous en, voulez-vous ?

– Entendu.

Ils se levèrent alors et se dirigèrent lentement vers la porte.

Avant de l'ouvrir cependant Fleurant



demanda :

– J’espère que ce ne sera pas long. Quand vous aurez trouvé, vous me téléphonerez à nouveau. En attendant, je vous donne ma parole de ne pas dire un mot à la police. Il vous faudra être raisonnable cependant. Vous comprenez ce que je veux dire.

Guy ne répondit pas directement à la question, mais en posa plutôt une à son tour :

– Connaissez-vous un certain monsieur Cimetière, monsieur Fleurant ?

– Non. Mais qu’est-ce que ce type peut bien avoir à faire avec mon cor ?

– Je ne sais pas encore, mais je tâcherai de trouver.

Quand ils furent partis, je pris la parole pour demander à Guy ce que signifiait cette affaire.

– C’est la première fois, lui dis-je, que je te vois agir de la sorte. Je ne savais pas que tu t’amusais à dépouiller de vieux fous d’un cor pour en retirer une petite récompense. Vraiment

tu déclines....

– Comment ! tu crois ça, toi aussi ?

– Que veux-tu ? J'étais là quand Feurant a conté son histoire.

– Mais cela ne veut rien dire.

– Tu ne sais réellement pas où le cor se trouve ?

– Pas du tout !

– Tu connaissais alors Fleurant ?

– Pas plus.

– Et tu ne savais pas que son cor avait été volé ?

– Non.

– Alors tu connaissais M<sup>lle</sup> Giroux ?

– Pas du tout !

– Madame ou monsieur Cotnam, au moins ?

– Non.

J'étais devenu de mauvaise humeur.

Guy me faisait parler et il n'avait pas l'air à vouloir me fournir la moindre explication.

Je pensai soudain au commencement de la conversation entre Guy et Fleurant.

– Tu ne peux nier au moins que tu aies téléphoné à Fleurant, ce matin.

– C’est vrai. Je lui ai téléphoné.

– Il fallait que tu le connaisses alors ou au moins que tu saches quelque chose au sujet de son cor ?

– Je n’avais que son numéro de téléphone. Mais je vais mettre fin à tes perquisitions.

Il prit une petite note dans une enveloppe blanche, adressée à son nom, mais qui n’avait pas passé par la poste et me tendit le tout pour que je lise.

« Monsieur Guy Verchères,

« Hôtel Ritz Carlton,

« Nous sommes dans le trouble.

« Veuillez nous aider. C’est...

« Mais appelez plutôt à Lancaster 1234.

« CIMETIÈRE. »

Je lui remis le papier et demandai :

– Comment as-tu reçu cette note ?

– Par un chasseur, à bonne heure, ce matin.

– Et tu as décidé d'appeler ?

– Naturellement.

– Mais tu ne savais rien de ce qui allait t'arriver ? Pourquoi as-tu fait cela ?

– Je ne sais trop, cela m'a frappé qu'on s'adresse à moi quand on est dans le trouble. Tu sais que l'inconnu m'attire toujours ?

– Oui, je sais et quand tu te décides à t'occuper de ce que tu ne connais pas, je sais que le trouble nous attend.

– C'est justement cela qui fait l'intérêt dans la vie. S'il fallait mener une existence toujours monotone, nous mourrions d'ennui.

– C'est vrai que nous sommes tranquilles depuis au-delà de deux semaines. Tu dois avoir des fourmis dans les jambes ?

– C'est vrai. Mais je compte bien les chasser

en courant après le cor de monsieur Fleurant.

– Ce cor, n’importe quel membre de la police municipale pourrait le trouver. Je trouve que tu t’intéresses maintenant à une affaire passablement banale.

– Attends le dénouement et tu verras bien.

– Il s’agit d’un vol pur et simple pourtant...

– Que fais-tu de l’histoire des lettres et des soupçons concernant la veuve Cotnam ?

– Tu crois que tout est relié ?

– C’est bien mon opinion. Mais il y a autre chose aussi.

– Quoi donc ?

– Cimetière et le mot qu’il m’a adressé.

– C’est bien vrai. Je me demande pourquoi tu n’as reçu ce mot.

– Là est probablement le plus intéressant de l’affaire.

– Ce seraient les voleurs qui t’auraient écrit pour te mettre en contact avec Fleurant et ensuite te demander de négocier la remise du cor,

moyennant une récompense naturellement.

– Ton histoire a du bon sens d'un certain angle, mais pas du tout quand il est question de Guy Verchères.

– Comment donc ?

– J'ai toujours travaillé seul. D'ailleurs tu sais que je travaille autant contre les voleurs professionnels que de leur côté.

– C'est vrai.

– Puis n'importe quel voleur sait bien que je ne lui rendrais jamais l'argent que je collecterais en son nom. Je fais mes affaires seul et ne m'occupe pas des autres.

– Alors que signifie cette lettre qu'on t'a envoyée ici ?

– C'est justement ce qui a piqué ma curiosité et pourquoi je me suis donné le trouble de faire venir Fleurant.

– Tu as senti l'aventure et tu n'as pu résister ?

– Justement. Je présume que nous allons nous amuser.

– Tant mieux alors.

## II

### *Sur l'avenue des Pins*

Après notre repas du midi, Guy me dit :

– Viens-tu faire une marche : il fait tellement beau cet après-midi ?

– Où veux-tu aller ?

– Dans la Montagne. Il me semble que c'est invitant.

– Et le cor de Charlemagne ?

– Nous verrons en chemin.

Nous avons donc monté par la rue Drummond et rendu à l'avenue des Pins, il se mit à regarder les numéros.

Je compris ce qu'il voulait dire et demandai :

– Tu cherches l'adresse de monsieur Fleurant pour lui rendre visite, je suppose ?



Il me regarda en riant, puis répondit :

– On ne peut donc rien te cacher.

Il considéra pendant quelques instants les deux propriétés voisines, 3322 et 3320.

Celle de monsieur Fleurant avait l'air bien entretenue, tandis que celle de la veuve Cotnam paraissait moins bien.

Il s'agissait de deux maisons passablement vieilles, mais celle du numéro 3322 paraissait quand même très bien.

Au lieu de sonner à la porte d'entrée, Guy me pria de le suivre dans la cour à l'arrière.

Georges Fleurant était là, en effet, qui prenait un bain de soleil, en lisant.

En nous apercevant, il se leva aussitôt, puis vint à notre rencontre en disant à Guy :

– Je vois que vous avez fait vite, monsieur Verchères. Vous avez trouvé mon cor, n'est-ce pas ? Je suis bien content de vous. Je ne regrette pas de m'être confié à un homme tel que vous. Quand je pense que la police aurait pu mettre des mois avant de tomber sur une piste.

Guy l'arrêta alors d'un geste impérieux de la main.

Il avait employé le répit que lui offrait le discours de notre hôte, à examiner les environs.

– Je n'ai rien trouvé encore, monsieur Fleurant. Il faut que vous me donniez quelques heures de plus.

– Naturellement, mais je pensais...

– Vous n'auriez pas quelques photographies du fameux cor ? Cela m'aiderait considérablement dans mes recherches.

– Bien sûr que j'en ai. C'est même mon meilleur titre à la propriété du cor.

– Que voulez-vous dire ? Vous n'avez pas d'autres documents relatifs à votre achat ?

– Je n'ai même pas de contrat de vente. Il y a une police d'assurance concernant l'objet et je l'ai fait endosser par mon vendeur. Mais sauf les photographies, je n'ai rien d'autre chose.

– Vous n'avez pas été très difficile.

– Du moment que je savais que Cotnam était

le réel propriétaire, cela ne me faisait pas grand chose. D'ailleurs vous allez voir par les photographies qu'il possédait cet objet depuis longtemps.

Il entra alors dans la maison pour revenir au bout de quelques minutes avec un gros album.

Il feuilleta quelques pages et s'arrêta enfin devant trois photographies qui représentaient monsieur Cotnam, assis dans un fauteuil, le fameux cor sur ses genoux.

Je regardai avec Guy naturellement et c'est au bout de quelques instants que je compris.

Les trois photographies qui représentaient le même homme dans la même position, avaient été prises à des intervalles bien différents.

En arrière de la chaise, sur le mur, il y avait un calendrier.

Mais les dates n'étaient pas les mêmes.

Sur la première photographie, je pouvais remarquer qu'il s'agissait du mois de juin 1930, sur la seconde de juin 1935 et sur la dernière, de juin 1940.

Cela indiquait naturellement que Cotnam avait eu le cor au moins depuis 1930 et qu'il l'avait conservé jusqu'en 1940 au moins.

En examinant de plus près, je remarquai aussi que la figure de Cotnam présentait quelques petites altérations dans les dernières photographies.

Il avait vieilli naturellement.

Guy était resté silencieux en contemplant les photographies et je voyais que quelque chose avait frappé son attention.

Il ne fit aucune remarque cependant, sauf pour dire à son interlocuteur que ce Dr. Cotnam avait des idées bien drôles.

– Je comprends, disait Guy, que le docteur ait voulu se faire photographier de temps à autre avec son cor, mais pourquoi avoir choisi exactement la même position chaque fois et surtout la même date environ ?

– Pour vous dire le vrai, je suis en mesure de vous affirmer que le Dr. Cotnam était un type très bizarre.

– Il devait être très riche pour posséder des antiquités aussi dispendieuses que ce cor ?

– Je crois qu’il était riche en arrivant ici, mais il a dû faire des pertes car il a vendu plusieurs de ses trésors antiques.

– Vivait-il seul avec sa femme ?

– Ainsi qu’une secrétaire.

– Il y a longtemps qu’il était rendu ici ?

– Une quinzaine d’années, je pense.

– Venait-il d’en dehors de Montréal ?

– De Belœil, je crois. C’est là qu’il avait pratiqué la médecine pendant plusieurs années.

– Et il ne pratiquait plus ici ?

– Non.

– Recevait-il beaucoup de monde ?

– Il n’avait pas l’air.

– Y a-t-il longtemps qu’il est mort ?

– Environ deux mois.

– Le connaissiez-vous avant qu’il ne devienne votre voisin ?

– Non. Pas du tout. Et je crois même que personne dans les environs ne le connaissait non plus. Il avait des airs passablement mystérieux. Ses manières aussi n'étaient pas toujours naturelles.

– J'ai entendu parler de son testament.

– Qu'a-t-il de remarquable ?

– Il se termine par une phrase bien étrange : « ... et tout le reste de ma fortune, je lègue à ma femme, y compris secrétaire ! »

– Signifiant qu'il lègue sa secrétaire à sa femme avec ses autres biens.

– C'est ce que je comprends.

– Étrange en effet. Je me demande même si cela ne pourrait pas faire invalider le testament en entier. Mais d'un autre côté je suppose qu'il n'y a pas d'autres héritiers connus et le tout reviendrait quand même à la veuve ?

– C'est bien mon impression.

– Je vous remercie, monsieur Fleurant. Je vous donnerai des nouvelles aujourd'hui probablement.

– Je suis très anxieux, monsieur Verchères.

– Je vous comprends.

– Nous allons maintenant visiter la veuve, me dit Guy, en revenant sur le trottoir.

Cette fois nous avons sonné à la porte de l'entrée principale.

Ce fut une dame dans la quarantaine qui vint nous ouvrir.

Elle ne payait pas d'apparence, cette veuve.

Nous l'avions reconnue immédiatement pour l'épouse du docteur, car elle était revêtue de noir des pieds à la tête.

Elle ne paraissait pas bien engageante non plus, car elle ouvrit à peine la porte pour nous questionner sans nous faire entrer.

– Je n'attendais personne, messieurs. Et je crois que vous vous trompez d'adresse, fit-elle, dès le premier abord.

– Vous, êtes bien madame Cotnam ? demanda Guy.

– Oui, monsieur. Mais je n'ai besoin de rien et d'ailleurs ne reçois pas de vendeurs à domicile,

Guy se permit de rire bruyamment et reprit :

– Je ne viens pas pour vous vendre quoi que ce soit.

– Que me voulez-vous d'abord ?

– Nous faisons enquête sur certaines lettres d'amour signées de votre nom.

Le coup avait porté.

Elle ouvrit la porte toute grande et nous conduisit dans un petit boudoir où elle continua :

– Vous voulez parler des lettres que monsieur Fleurant a reçues, je suppose ?

– Exactement.

– Eh bien ! moi aussi, j'en ai à vous montrer alors. Je suis certaine que nous sommes tous deux l'objet d'un mauvais plaisant.

Elle s'excusa pour aller chercher les lettres qu'elle possédait et nous fûmes surpris de voir que l'écriture des siennes était exactement la même que celle de Fleurant.



En les étudiant de près Guy conclut soudain que ce n'était pas une écriture ordinaire.

– Ce n'est même pas de l'écriture, dit-il, mais des caractères d'imprimerie.

– Je vous demande pardon, monsieur, dit la veuve, mais d'après moi ces lettres ont été écrites avec une plume et de l'encre ordinaire.

– Je le concède, mais les caractères ont d'abord été calqués à l'aide d'un papier de soie sur un volume imprimé.

– À votre goût, madame, mais je suis certain d'une chose. C'est que ces lettres ont une signification et probablement plus intéressante qu'on ne le pense.

La veuve lui jeta un regard inquisiteur et surpris, puis dit :

– Que voulez-vous insinuer, monsieur ?

– Rien pour le moment, madame. Nous verrons plus tard.

Elle ne paraissait plus aussi à l'aise qu'au début et avait l'air de se demander comment elle ferait bien pour nous mettre à la porte, sans que

son action portât à commentaires.

Mais Guy n'avait pas l'air de s'en apercevoir et regardait dans la pièce.

Avisant un bout de plancher en marquetterie, qui avait été nouvellement réparé, il demanda :

– J'admirais vos planchers depuis quelques instants, madame. Ils sont très beaux. J'en ai dans le même genre à peu près et ils sont dans un état déplorable. Je me demande qui pourrait bien me travailler cela. Pourrais-je vous demander le nom du menuisier qui a travaillé ici ?

Elle commença par le regarder avec des soupçons dans le regard, tandis que je me demandais pourquoi Guy avait posé cette question.

Il tenait probablement à la faire parler, afin de poser une question plus intéressante plus tard au cours de la conversation, sans que celle-là ne fût sur ses gardes.

Remarquant son trouble, Guy demanda encore :

– Je suis bien certain, madame, que vous ne

pouvez avoir aucune objection à me renseigner là-dessus.

– Non, mais, je ne me rappelais plus beaucoup.

– Vous pouvez certainement mettre la main sur un reçu quelconque.. ?

Elle déclara alors d'un ton qu'elle voulait faire le plus ordinaire possible, mais où il y avait certainement une certaine appréhension :

– Je crois qu'il s'agissait d'un certain monsieur Joubert, Louis ou Lucien, si je ne me trompe.

Un éclair passa dans les yeux de Guy à ce moment-là, mais ce fut de bien courte durée.

Changeant immédiatement de sujet, Guy questionna encore :

– Si je ne me trompe, monsieur votre mari avait une secrétaire pour l'aider dans le classement de ses antiquités ?

Guy pensait naturellement à l'étrange finale du testament et c'est là qu'il voulait en venir quand il avait posé d'autres questions relatives au

plancher.

La veuve paraissait heureuse de changer de sujet et répondait immédiatement :

– Oui, en effet. Une certaine demoiselle Deroy, Berthe Deroy.

– Elle n'est plus avec vous ?

– Non. Vous comprenez, après la mort de mon mari, je ne savais trop que faire avec elle. Je l'aurais gardée pendant quelques jours, mais j'ai découvert quelque chose qui m'a tellement froissée que je fus très heureuse de la voir disparaître.

– Est-ce que je serais indiscret, madame ? Peut-être est-ce trop personnel... ?

– Je puis bien vous confier cela.

On voyait qu'elle tenait absolument à fournir l'explication qu'elle avait amorcée.

En moi-même je me disais qu'elle était bien loquace maintenant, elle qui était si réservée au début de l'entretien.

– Je vous en suis bien reconnaissant, madame.

Je vous écoute donc.

– Imaginez-vous que la jeune fille achetait dans les grands magasins sur le compte de mon mari....

– Voulez-vous dire qu'il payait les notes lui-même ?

– En effet. Maintenant qu'il n'est plus, cela ne me fait rien de l'avouer.

– Comment avez-vous découvert cela ? Par le dernier compte, je suppose ?

– Saviez-vous que mon mari était mort subitement ?

– Non, madame.

– Il était très bien la veille et le lendemain nous le trouvions mort dans son lit.

– Le cœur probablement ?

– Il souffrait depuis longtemps de son cœur en effet.

– Et mademoiselle Deroy... ?

– Elle était allée se monter une bonne moitié de garde-robe, la veille même de la mort de mon

mari. Or la livraison de ses effets s'est faite le lendemain et c'est moi-même qui ai reçu les paquets. Ils avaient été adressés à mon nom et je les ouvris donc. Mais comme c'était des choses beaucoup trop petites pour moi, je compris que c'était pour elle.

– Elle était jeune, je suppose ?

– Environ vingt ans. Pas grande et très mince.

Je regardai Guy.

– La description avait l'air de convenir exactement à la petite fiancée de monsieur Fleurant et je me demandais maintenant si cette affaire n'était pas infiniment plus compliquée qu'elle n'avait d'abord paru.

Mais ce n'était pas pour rien que Guy s'y était intéressé. Il fallait qu'il y eut quelque chose.

– Et qu'a dit M<sup>lle</sup> Deroy lorsque vous lui avez parlé de ces effets ?

– Je crois qu'elle a eu peur. Elle s'est sauvée avant que je n'aie la chance de l'entretenir sur le sujet. Il y avait des gens ici quand j'ai fait allusion aux paquets et elle en a profité pour

sortir. Mais depuis je ne l'ai pas revue.

– Savez-vous où elle se trouve actuellement ?

– Pas du tout.

– Qu'avez-vous fait avec ces effets, qui étaient trop petits pour vous ?

– Je les ai retournés au magasin. Vous auriez dû voir comment je leur ai parlé. Une autre fois on ne fera pas d'erreur du genre, avec moi, je vous le garantis.

Guy était vivement intéressé.

Mais il se contenta d'offrir ses sympathies à la veuve pour avoir été trompée de la sorte.

Il la fit alors parler encore sur le sujet et on voyait qu'elle tenait absolument à déblatérer sur la jeune et belle secrétaire de son mari défunt.

### III

#### *Diverses entrevues*

En sortant, Guy était songeur.

Quelque chose se passait dans sa tête et je n'osais pas le déranger.

– Tu vas te rendre à l'hôtel, dit-il, et m'attendre là.

– Où vas-tu, toi ?

– J'ai une idée et je veux aller la vérifier. Je n'ai probablement pas raison, mais il ne faut rien laisser à l'aventure.

– Je t'obéis immédiatement. Quand reviens-tu ?

– Pour le souper certainement.

Je n'étais pas installé depuis une demi-heure



dans ma chaise que je reçus un téléphone de l'opératrice.

Une jeune fille désirait nous voir.

Comme Guy n'y était pas, je demandai de qui il s'agissait et quand on me répondit que c'était mademoiselle Simonne Giroux, j'ordonnai de la faire monter immédiatement.

– Vous êtes seule ? lui demandai-je quand je vis que son fameux fiancé ne l'accompagnait pas.

– Oui, mais je ne vois pas monsieur Guy. J'aurais bien voulu lui parler.

– Je me ferai un plaisir de lui transmettre votre message.

Elle hésita pendant quelques instants, puis accepta le fauteuil que je lui avais avancé.

– Avez-vous fait des progrès ? demanda-t-elle.

– Guy travaille dur sur votre cor, ou plutôt sur le cor de monsieur Fleurant, lui répondis-je.

– Vous aviez raison. C'est bien moi qui ai acheté le cor, monsieur.

– Je pensais pourtant que c'était monsieur

Fleurant.

– Je l’ai acheté pour lui naturellement, mais c’est moi qui ai fait la transaction.

– Puis-je vous demander la raison de cela ?

– C’est parce qu’il fallait traiter avec madame Cotnam et que mon fiancé se souciait peu de commencer des relations d’affaires avec elle, surtout après l’histoire des lettres.

– Je ne comprends plus du tout. Car l’affaire des lettres a débuté après la mort du docteur Cotnam, si je ne me trompe.

– C’est bien après la mort de monsieur Cotnam que nous avons fait l’acquisition du cor.

– C’est du nouveau pour nous, mademoiselle.

– Monsieur Fleurant avait d’abord discuté de l’affaire avec le docteur et il connaissait bien le cor, mais l’acquisition s’en est faite après sa mort.

– Et c’est cela, je suppose, que vous vouliez confier à mon cousin ?

– Justement. Tout en m’informant si vous

n'aviez pas de nouvelles, naturellement.

– Il n'y a pas de développements importants encore, mais je dirai à Guy que vous êtes venue, mademoiselle.

– Merci infiniment, dit-elle en se levant pour prendre congé.

– Il n'y a rien d'autre chose qui pourrait nous aider ?

– Je ne vois pas.

Bientôt après Guy entra avec un air de triomphe répandu sur sa physionomie.

Il avait trouvé quelque chose, j'en étais assuré.

– Tu as fait un bon voyage ? lui demandai-je.

– Excellent.

– Tu n'as pas le cor avec toi, toujours ?

– Non, mais je pense bien être sur ses traces.

– J'ai eu de la visite pendant ton absence...

– Mademoiselle Giroux, je suppose ?

– Comment le sais-tu ?

– Ce n'est pourtant pas difficile à deviner.

– Je ne puis comprendre comment tu es si certain de ton affaire. Explique-toi, veux-tu ?

– Je reconnais son parfum ici. Si tu avais été quelque peu observateur tu te serais rendu compte toi-même.

– C'est pourtant vrai. Moi-même cet avant-midi j'avais noté son parfum étrange.

– Et que t'a-t-elle dit ?

Je lui racontai notre entrevue et cela le laissa soucieux. Quand je vis qu'il avait réfléchi assez longtemps, je me permis d'interrompre le cours de ses pensées pour demander à mon tour :

– Qu'as-tu fait de bon de ton côté ?

– Une petite visite.

– Chez qui donc ?

– Chez madame veuve Lucien Joubert.

– Tu veux parler du menuisier de madame Cotnam ? Je ne savais pas que le type était mort depuis ?

– Tu ne te souviens pas des meurtres étranges

du parc Lafontaine, il y a environ deux mois ?

– C'est bien vrai. Il s'agissait d'un certain Joubert... Mais tiens, c'est notre homme probablement ? Et il y avait aussi un accordeur de piano, un certain Romain Latour. Tout le monde a parlé de cela pendant des semaines et jamais la police n'a trouvé d'explication.

– Je savais bien que nous tomberions enfin sur un bon petit meurtre.

– Sans cela tu ne te serais pas occupé de cette affaire ?

– J'aime les choses compliquées.

– Et que t'a dit madame Joubert ?

– Que son mari avait fait des travaux de menuiserie chez les Cotnam peu avant la mort du docteur.

– Vois-tu une relation quelque part avec notre cor ?

– Je me le demande.

– À moins que Romain Latour n'ait lui-même accordé le piano de madame Cotnam... ?

– Cela te surprendrait ?

– As-tu visité sa veuve aussi ?

– Oui.

– Et.... ?

– J’ai fouillé dans son livre d’appointments pour accorder des pianos et le nom de Cotnam figurait en effet.

– Deux types qui sont morts assassinés dans des situations bien étranges et tous deux avaient travaillé pour le docteur Cotnam.

– Tu te rappelles comment on les a trouvés ?

– Ce fut Latour le premier, si je ne me trompe ?

– Oui. Vers deux heures du matin on le trouve sur un banc. Le policier qui fait sa ronde croit qu’il dort et il va pour le secouer. Ce fut à ce moment-là qu’il s’aperçut qu’il avait une balle dans la tête et était mort depuis quelque temps.

– Mais il y avait autre chose qui attirait son attention également ?

– Il y avait un jeu de dames sur le banc à côté

de lui. Le damier et les dames indiquaient qu'il avait dû jouer une partie quelque temps avant de mourir.

– Justement. Et on n'a jamais expliqué l'histoire du damier.

– Pendant qu'on transportait le cadavre à la morgue avec le damier, l'assassin faisait une autre victime.

– Sur un banc pas très loin de là.

– Deux heures plus tard on trouvait le cadavre de Lucien Joubert tué dans les mêmes circonstances : balle dans la tête, puis dames et damier.

– Je me rappelle très bien maintenant.

– Je me demande si le cor de Charlemagne n'est pas la solution à ces deux meurtres ?

– D'après ce que tu me dis, je me demande si ce n'est pas le cas.

– Nous allons prendre une bouchée immédiatement si tu veux et nous allons faire chacun une petite vérification.

– Que veux-tu que je fasse ?

– Tu as toujours des amis à la Police provinciale ?

– Oui.

– Tu vas tenter de savoir s’il n’y aurait pas un dossier sur le docteur Cotnam.

– S’il en a un, j’aurai les renseignements en dedans d’une heure après être parti d’ici.

– Très bien. Tu partiras immédiatement après le souper, tandis que j’irai voir un autre type, moi.

– Puis-je te demander qui ?

– Tu dois avoir entendu parler d’un fameux receleur du nom de Sam Landosky ?

– Naturellement. Tous les journalistes en ont entendu parler. Même la police s’attache à ses pas de temps en temps. Mais sans jamais rien trouver par exemple.

– C’est vrai. Il est tellement fin qu’il sait toujours se tirer d’affaires.

– Ce n’est pas un receleur ordinaire non plus.



Il achète les objets d'art les plus difficiles à écouler et il en donne un prix raisonnable.

– Il doit avoir des relations dans le monde entier avec des collectionneurs qui aiment tellement certains objets qu'il se fichent bien de leur provenance.

– Tu penses avoir des renseignements de lui ?

– Je le crois réellement.

– Sois bien prudent, par exemple, car je crois qu'il n'est pas très scrupuleux au sujet de la vie humaine.

– N'aie pas peur.

Nous nous séparâmes donc immédiatement après le souper pour nous revoir une couple d'heures après.

## IV

### *Le docteur Cotnam à Belœil*

Quand je me présentai au bureau du détective Belœil que je connaissais depuis longtemps, il me demanda avec surprise :

– Es-tu revenu dans le journalisme, Paul ? Je pensais que tu étais toujours avec ton fameux cousin ?

– Je suis encore avec lui en effet.

– Tu ne devrais pas, car ce n'est pas un type correct.

– Que veux-tu dire ?

– Tu sais bien ce que je veux dire. Nous finirons bien par le pincer, tu verras et cela ne t'avancera pas.

– En attendant, je m'amuse beaucoup plus que toi cependant.

– Admettons. Pour le moment, que puis-je faire pour toi ?

– J’ai besoin d’un renseignement.

– Sur Guy, je suppose ? Tu veux savoir de quoi on le soupçonne le plus dernièrement ?

– Ne sois donc pas aussi piquant.

– Que puis-je faire pour toi ? Car enfin, c’est une faveur que tu as à me demander et comme tu m’en as déjà fait, je serai obligé de te rendre un service encore.

– Tu devines bien. Je suis en quête de renseignements sur un certain docteur Cotnam, qui habite sur l’avenue des Pins depuis une quinzaine d’années et qui vient de Belœil, je crois.

– Attends-moi un instant, je vais m’informer si nous avons quelque chose sur son compte.

Il revint au bout de quelques minutes avec un volumineux dossier.

Comme il était occupé ailleurs, il me laissa le dossier et je restai seul dans son bureau à le consulter.

C'est ainsi que j'appris les choses les plus étranges sur le compte du docteur.

Il avait pratiqué la médecine pendant de longues années à Belœil.

Il ne réussissait pas outre mesure cependant.

Il gagnait sa vie, mais humblement.

Quelques mois avant de quitter Belœil, il s'était passé quelque chose d'étrange.

Je voyais une note personnelle dans la marge d'un rapport à son sujet de l'écriture de Belœil.

Il avait inscrit entre guillemets : « Crime parfait ! »

Ma curiosité fut naturellement très grande.

Je compris bientôt que dans l'esprit de mon ami, le détective, le docteur avait commis un crime parfait.

Il s'agissait d'un vol, dans la banque, en dessous du bureau du docteur Cotnam.

Un matin on avait trouvé le coffre-fort de la banque ouvert à l'aide d'une torche électrique.

On sait naturellement que les banques de

campagne ne sont pas organisées au point de vue système d'alarme aussi bien que celles de la ville.

D'autant plus que l'affaire remontait à seize ans en arrière.

On avait donc trouvé le coffre-fort éventré et au-delà de \$100 000 avaient disparu.

Cet argent était là pour changer les chèques de paye de deux manufactures le lendemain.

La police avait eu beau chercher, on ne trouva aucun indice.

Ce fut le docteur Cotnam qui indiqua le moyen qu'avait dû prendre les voleurs pour s'insinuer dans la place.

Pointant vers le plafond, il avait montré une plaque de plâtre qui semblait avoir été finie récemment.

Ce fut alors que le gérant affirma qu'il n'avait pas fait faire de réparations au plafond et que cette plaque n'existait pas les jours précédant le vol.

Mais le plus étrange de l'affaire, c'est que le dessus de l'endroit donnait justement dans les

bureaux du docteur Cotnam.

On monta immédiatement voir et en dessus du tapis qui recouvrait tout son plancher, on constata que plusieurs planches avaient été enlevées et remplacées en hâte dernièrement.

Les soupçons se portèrent naturellement sur le docteur.

Il n'avait pas son bureau au même endroit que sa résidence.

Il expliqua donc qu'ayant terminé son bureau à neuf heures le soir du vol, il était allé faire deux visites chez des malades.

On vérifia et c'était bien vrai.

Quand on le questionna sur l'heure de son retour à la maison, il ne put déclarer immédiatement à quelle heure il était rentré.

Madame Cotnam ne fut pas plus précise.

Le docteur affirmait cependant qu'il n'avait fait que deux visites après avoir quitté son bureau et s'en était ensuite allé à la maison.

La police fut persuadée de la culpabilité du

docteur.

On eut beau le surveiller rien jamais ne transpira.

Il continua de pratiquer comme si rien n'était.

Cette affaire de vol avait encore diminué sa clientèle et après quelques mois, il décida de se retirer.

Il prétendait avoir quelques milliers de piastres qu'il avait amassées péniblement et voulait maintenant vivre avec cela.

Son cœur n'était pas bon, non plus, et c'était une raison de plus pour se retirer.

La police conserva sa trace pendant plusieurs mois, mais on ne put arriver à prouver quoi que ce fut contre lui.

On eut beau vérifier ses comptes de banque et ses rapports sur l'impôt, il n'y avait rien de louche.

La police cependant était d'accord pour accuser le docteur.

C'était donc pourquoi, Belœil avait apposé la

note : Crime parfait.

Je me demandais si réellement le docteur n'était pas le voleur et si ce n'était pas avec cet argent qu'il vivait sur l'avenue des Pins.

Cela aurait été dangereux pourtant et il était bien possible qu'il eût encore cet argent de caché quelque part.

Il avait dû laisser dormir l'affaire pendant un certain nombre d'années avant de partir pour l'étranger probablement.

Ce fut aussi l'opinion de Guy quand je lui racontai ce que j'avais appris.

– Il devait avoir encore la majorité de l'argent au moment de sa mort, me dit-il.

– Mais il ne pouvait pas le garder dans une banque...

– Non. L'argent devait être encore en espèces dans une cachette sûre.

– Où alors ? Dans sa demeure ?

– Là est probablement la clef de toute l'affaire.

– Tu veux dire de la disparition du cor et des



deux meurtres du parc Lafontaine ?

– Je ne serais nullement surpris.

## V

### *Le curieux receleur*

Guy me raconta ensuite son entrevue avec Sam Landosky.

Au contraire de la majorité de ses confrères receleurs, Landosky avait une petite boutique dans l'ouest de Montréal, sur la rue Saint-Alexandre, un peu au-dessus de Sainte-Catherine.

Quand Guy se présenta à la porte de la boutique il fut surpris de ne trouver personne à l'intérieur.

Il avait sonné et comme personne n'était venu ouvrir, il était entré.

La pièce où il se trouvait était très petite et il n'y avait là aucun objet de valeur.

Il remua dans la place et bientôt il vit arriver de l'arrière un homme dans la soixantaine à peu

près, passablement grand et les yeux perçants.

– Vous désirez, monsieur ? demanda Landosky.

– Je désirerais savoir la valeur d'un cor antique. Comme question de fait ce dont je vous parle aurait appartenu à Charlemagne le Grand.

Il regarda Guy avec des yeux très intéressés, puis demanda :

– Vous cherchiez à disposer de cet instrument ?

– Cela dépend.

– De quoi donc, monsieur ?

– Je l'avais, mais il est disparu depuis quelque temps.

– Je ne comprends pas le but de votre visite alors.

– Je suis certain que vous pouvez me fournir certains renseignements sur cet instrument.

– Quoi... ?

– Ne pourrions-nous pas parler plus privément ? Je crains qu'on ne nous entende ici.

– Très bien, venez.

Il indiqua l'arrière de la boutique et suivit Guy dans cette direction, après avoir fermé sa porte à clef et avoir baissé le rideau.

Cela ne regardait pas très bien pour Guy et il se tint sur ses gardes.

Il pénétra dans un petit salon richement meublé qui faisait le plus grand contraste avec la boutique.

Il allait se tourner pour en faire compliment à son hôte, quand il remarqua dans une glace en avant de lui, que l'autre avait sorti un révolver, qu'il tenait pointé dans sa direction.

Guy se retourna lentement quand même et feignant d'apercevoir alors le révolver, déclara :

– Je me demande pourquoi tant de précautions, monsieur Landosky. Je ne suis pas venu vous faire de violence, moi.

– Je ne sais pas. Asseyez-vous et dites-moi la raison de votre visite. Vous avez commencé par me dire que vous vouliez faire évaluer un cor et ensuite vous m'avouez que vous ne l'avez plus et

le cherchez....

– C'est ça, en effet. Et comme je sais que vous commercez dans les antiquités, je suis bien certain que vous avez entendu parler de ce cor.

– Pourquoi êtes-vous si certain de cela ?

– Parce que vous avez déjà fait affaire avec une jeune fille brune pas grande, mince, qui est actuellement la fiancée d'un homme riche de l'avenue des Pins, mais qui était autrefois secrétaire d'un collectionneur qui possédait le cor.

– Je crois en effet avoir fait affaires avec une jeune fille de l'avenue des Pins, mais si elle avait à peu près la corpulence de celle que vous mentionnez, je dois vous dire qu'elle était blonde, très blonde même.

– Elle avait dû se teindre les cheveux pour venir vous voir.

– Non, monsieur. Je prends mes précautions quand je reçois des visiteurs et je les examine attentivement. Or je suis certain que c'était une réelle blonde.

– Vous a-t-elle parlé du cor ?

– Non, monsieur. Et d'ailleurs pourquoi me parlez-vous de cela ? Je crois bien que cela ne vous regarde pas.

– On ne sait jamais. Elle vous a certainement parlé aussi de deux de ses amis.

– Qui donc ?

– Romain Latour et Lucien Joubert ?

– Je ne me rappelle pas ; tenez, j'y suis maintenant. Elle a en effet mentionné des choses bien étranges lors de sa dernière visite. J'ai dû d'ailleurs la mettre à la porte, car je réalisai vite qu'elle était devenue complètement folle.

– Comment ça donc ?

– Je savais qu'elle travaillait comme Secrétaire pour un collectionneur de l'avenue des Pins. Et voilà qu'à sa dernière visite ici, elle m'a demandé la permission de téléphoner.

– Et vous avez écouté naturellement ?

– Voulez-vous savoir ce qu'elle a dit, oui ou non ?

– Mais bien sûr !

– Elle a d’abord appelé un certain Romain Latour pour lui demander d’aller accorder un piano, à minuit dans un hangar derrière la propriété où elle demeurait sur l’avenue des Pins.

– Et qu’avait l’air de dire l’autre ?

– Cela m’avait l’air correct, car elle l’a remercié et a dit qu’elle l’attendrait le soir même.

– A-t-elle fait d’autres appels aussi intéressants ?

– Elle a parlé à un certain Luc Joubert, un menuisier, pour lui rappeler qu’elle l’attendait toujours le même soir, vers minuit pour réparer le plancher dans le hangar.

– En voilà des heures convenables, pour accorder un piano et faire du plancher ! Elle ne vous a pas demandé d’aller jouer aux dames, au parc Lafontaine, avec elle, pendant ce temps-là, au moins ?

Le coup avait l’air d’avoir porté.

L’antiquaire venait de se lever et Guy se demandait s’il allait tirer.

Il ne leva pas son arme cependant et se contenta de se diriger vers la porte de sortie pour inviter son visiteur à décamper.

Quand Guy me parla de cette entrevue étrange, je réalisai immédiatement que l'antiquaire avait quelque chose à faire avec le cor de Charlemagne et aussi naturellement avec les deux meurtres du parc Lafontaine.

– Tu ne trouves pas cependant, Guy, lui demandai-je, que ce type joue un jeu dangereux en te racontant des histoires à ne pas tenir debout, mais en utilisant des noms de gens assassinés récemment ?

– Nous sommes en face d'un criminel tellement intelligent qu'il aime à se moquer de nous.

– Ce serait des crimes parfaits que ces deux morts du Parc ?

– Oui et si le docteur Cotnam vivait encore, je ne serais pas éloigné de penser qu'il a quelque chose à faire là-dedans.

– Et s'il n'était pas mort ?



– J’ai pensé à cela, surtout depuis que tu m’as parlé du vol de Belœil.

– On aurait pu mettre un autre corps dans sa bière. Et d’accord avec sa femme...

– Je sais. Mais il y a un autre point. La secrétaire.... ?

– Elle a pris la fuite après la mort du docteur, croyant que cette mort était bien véritable.

– Il ne faut pas que tu oublies qu’elle était bien amie avec le docteur puisqu’il allait jusqu’à l’habiller. Alors il a dû faire des plans avec elle pour le futur.

– Il aurait donc disparu avec elle ?

– C’est une probabilité.

– Et la femme ?

– Elle ne paraît pas bien riche maintenant. Ce serait pourquoi elle aurait vendu le cor à son voisin, monsieur Fleurant, notre client.

– Cela a bien du bon sens.

Guy me raconta ensuite son entrevue avec le prétendu receleur Landosky.

– Sais-tu que tu l’as échappé belle ! lui dis-je quand il eut terminé son récit.

– J’en ai vu bien d’autres, tu sais. Cela ne me faisait pas grand chose.

– Je te trouve chanceux quand même.

– Surtout par ce que j’ai appris.

– Quoi donc ? Je ne saisis pas bien.

– Cette histoire de hangar et de piano. Ça ne te dit rien ?

– Non, sinon que le type a voulu rire de toi.

– Mais il fallait une raison pour cela.

– C’est bien vrai. Laquelle as-tu trouvée ?

– Tout d’abord, le type ne paraît pas satisfait de ce que je travaille à la récupération du cor.

– Tu crois qu’il l’a en sa possession ?

– Probablement. À moins qu’il ne le cherche lui-même.

– Et les deux meurtres du parc Lafontaine ?

– Il doit y avoir un rapport.

– Lequel donc ?

– C'est ça qu'il faudrait trouver. Mais il y a toujours bien quelque chose d'évident qui ressort de ma conversation avec Landosky.

– Quoi donc ?

– Il veut que j'aille dans le hangar.

– Ce serait pour cela qu'il aurait mentionné les deux noms et parlé du piano, etc ?

– Justement. Il a voulu piquer ma curiosité.

– Alors nous y allons ?

– Tu n'as pas peur ?

– Avec toi, non.

– Nous allons donc prendre un verre de scotch et partir aussitôt après car il commence à se faire tard.

– Je te suis.

## VI

### *La découverte du cor*

Il était près de onze heures du soir quand nous pénétrâmes dans le fameux hangar.

Il faisait très noir, une nuit sans lune, et j'avais apporté une lumière électrique.

Il n'y avait rien de spécial en bas et j'allais commencer à taquiner Guy sur l'inutilité du dérangement, quand il m'indiqua l'escalier qui conduisait au grenier.

Le haut était divisé en deux parties.

Chose étrange, il y avait un morceau de plancher qui avait été réparé récemment.

– Et le piano ? demandai-je.

– Viens de l'autre côté, me répondit Guy.

Il n'y avait pas de piano, mais il y avait un

cabinet en acajou qui n'était certainement pas à sa place.

J'y dirigeai ma lumière, tandis que Guy ouvrait le premier des trois tiroirs.

Sur un coussin de velours le fameux cor reposait.

Il le prit dans ses mains pour l'examiner longuement.

– Penses-tu qu'il est authentique ? lui demandai-je.

– C'est possible. Je ne m'y connais pas assez pour te donner une réponse exacte.

– Nous allons donc aller avertir notre ami Fleurant de la découverte que nous venons de faire et il est fort probable qu'il va t'offrir une centaine de piastres de récompense.

– Tu penses ?

– Et pour une fois, le fameux gentleman-cambrioleur, Guy Verchères, va avoir joué au détective pour vrai.

– Ce n'est pas surtout cela qui m'intéresse.

– Quoi donc ?

– La découverte des assassins des deux types du parc Lafontaine et de madame Cotnam.

– Qu'est-ce que tu dis-là ? De madame Cotnam ? Mais aurait-elle été assassinée ce soir-même ?

– Pas ce soir, mais quelques semaines ou plutôt deux mois à peu près en arrière.

– Je ne te comprends pas du tout.

– Ce n'est pas nécessaire pour le moment.

– Allons-nous en alors.

– J'attends quelqu'un ici.

– Qui donc ?

– Je te l'ai dit tout à l'heure, des assassins.

– Veux-tu dire que tu as téléphoné à quelqu'un de venir te voir ici ?

– Non, c'est plutôt moi qui a été invité ici.

– L'antiquaire alors ?

– Je ne sais trop s'il va venir en personne ou s'il va déléguer quelqu'un, mais j'attends et je

suis certain d'avoir de la visite.

– Il vaudrait peut-être mieux de se préparer en conséquence alors.

– Que suggères-tu ?

– Je pourrais descendre en bas et me cacher près de la porte, de sorte que je commanderais la place de l'arrière tandis que tu recevrais tes hommes en face.

On entendit alors un bruit de déclic et une lumière électrique nous lança un rayon lumineux en pleine figure.

La voix de Landosky se fit entendre :

– Vous avez donc relevé mon défi, Verchères. Tant pis pour vous maintenant, car c'est la fin de vos fameux exploits.

Mais Guy conservait toute sa présence d'esprit et ce fut d'une voix calme qu'il parla :

– Vous étiez donc ici, l'ami ?

– Puisque je vous savais assez étourdi pour venir. J'avais pris mes précautions.

Je m'aperçus bientôt qu'il n'était pas seul et

qu'un petit homme tenait un révolver à la main près de lui.

– Comme ça, vous avez écouté notre conversation, continua Guy immédiatement.

Je comprenais qu'il ne voulait pas laisser le silence s'abattre sur la scène. Il tenait probablement à faire parler Landosky, afin de trouver un moyen de se tirer d'affaires pendant ce temps-là.

– Oui, répondit l'antiquaire, et je réalise maintenant que vous en savez beaucoup trop sur mon compte.

– Ainsi, c'était vous, les affaires du parc Lafontaine ?

– Pas mal habile, n'est-ce pas ?

– Trop. Vous ne vivrez pas longtemps pour en parler.

– Je trouve étrange qu'un type dans votre position puisse parler ainsi. C'est plutôt vous qui achevez de marcher sur vos jambes.

– Je me traînerai si je ne puis marcher.



– Il sera dit que vous aurez fait de l'esprit jusqu'à votre dernier moment.

– Pourquoi pas ? C'est naturel chez moi. Et vous, docteur Cotnam ?

Le compagnon de Landosky ne put s'empêcher de faire un mouvement de surprise.

Ainsi Guy avait frappé juste.

Le docteur vivait encore et de concert avec Landosky avait commis les deux meurtres du parc Lafontaine.

Il restait à savoir pourquoi tout de même il avait pris ce risque.

Quant à moi, je me demandais comment nous pourrions bien nous tirer de ce mauvais pas.

Nous avons affaire à deux meurtriers et ces gens-là savaient que nous avions percé leur mystère.

Il leur fallait à tout prix qu'ils se débarrassassent de nous afin de pouvoir jouir en paix de leurs crimes.

Je m'en remettais à Guy et attendait, quoique

pas trop rassuré.

Ce fut aussi vite que l'éclair.

Une voix étrangère retentit derrière l'antiquaire et le docteur :

– Jetez vos armes, vous deux, vous êtes couverts.

Ce ne pouvait être autre que la police que Guy avait probablement avertie.

Les policiers devaient avoir entendu la conversation que Guy venait de diriger et maintenant que la preuve de la culpabilité de l'antiquaire et du docteur étaient établies, ils prenaient possession des bandits.

Les deux hommes firent un mouvement de surprise et tournèrent la tête aussitôt.

D'un bond Guy sautait sur celui qui avait un revolver à la main, tandis que je m'occupais de l'autre.

Ce fut l'affaire d'un instant.

Ils avaient été tellement surpris tous deux, qu'ils se laissèrent pratiquement faire.

Quand nos deux hommes furent désarmés et solidement ligotés avec des bouts de broche que nous avons trouvés dans la grange, je m'adressai à Guy pour lui demander :

– Tu dois pourtant avoir entendu la voix, derrière nos hommes ? Où est donc celui qui a parlé ?

– Tu ne peux deviner par toi-même ?

– Mais pas du tout. Je suis certain d'avoir entendu et d'ailleurs je ne suis pas le seul car ils se sont tournés.

– J'admets que quelqu'un a parlé, mais je ne me ferais pas de difficultés à comprendre, si j'étais toi.

Je m'éclatai alors de rire.

– Tu viens donc de comprendre ? me demanda-t-il en riant.

– Mais certainement. C'était toi ! Te voilà ventriloque maintenant ?

– Oui, c'est une chose que j'ai pratiquée pendant que j'étais avec le Cirque B & B à Gaspé.

– Cela t’a profité alors.

– Si tu te rappelles il y avait également une petite question d’argent ?

– Cette fois-là oui, mais aujourd’hui ce n’est pas la même chose. Je suis bien certain que tu as travaillé pour des prunes.

– Pourquoi dis-tu cela ?

– Mais il n’y a pas d’argent dans cette affaire. À moins que tu comptes sur une grosse récompense de la part de Fleurant ?

– Tu sais bien qu’il ne pourrait pas la faire assez grosse pour m’intéresser.

– Alors ?

– Si tu ne comprends pas, je t’expliquerai plus tard.

– À ton goût. Que faisons-nous de nos hommes ?

– Ils sont bien ici.

– Allons-nous en alors.

– J’aimerais visiter le secrétaire où se trouve le cor avant.

– Il a certainement une grosse valeur. Sans cela Cotnam qui l'a laissé vendre n'aurait pas pris tant de peine pour le voler aussitôt après.

– Cela a bien du bon sens.

Nous remontâmes donc auprès du cabinet et Guy ouvrit les deux autres tiroirs qui composaient le meuble.

Dans celui du bas, il trouva un gros trousseau de clés avec des étiquettes pour chacune.

Pendant que je l'éclairais, il repassa toutes les clés et à mesure qu'il avançait dans son inspection, il témoignait de plus en plus d'un mécontentement évident.

– Tu cherches donc une clef spéciale ? lui demandai-je.

– Oui et c'est bien drôle, il me semble qu'elle n'y est pas.

– Veux-tu que je vide les tiroirs ?

– Ce serait probablement une bonne idée. Tu vas les retourner sans dessus dessous.

Le dernier, celui où nous avons trouvé le

trousseau de clefs, ne contenait absolument rien d'autre.

Celui du milieu qui avait paru vide, laissa cependant tomber une clef qui était tout à fait différente des autres.

Guy la ramassa avec empressement et l'examina aussitôt.

Je vis bien un numéro dessus avec les initiales R.B.C., mais je ne pouvais voir ce dont il était question.

Guy l'empocha et me dit qu'il en avait fini là.

– Que faisons-nous des deux hommes ? demandai-je encore.

– Nous nous occuperons d'eux demain.

– Tu n'es pas pressé ?

– Bah ! ils sont bien ici. Ce n'est guère pire que dans les cellules de la Sûreté Provinciale.

– À ton goût.

Quand nous arrivâmes à l'hôtel, il me suggéra une tasse de café et déclara ensuite qu'il s'endormait.

– Il me semble qu’il y a quelque chose que tu ne m’as pas encore expliqué... lui demandai-je.

## VII

### *Le vol de Belœil*

Je ne m'éveillai que vers les onze heures le lendemain avant-midi.

Je m'étais endormi tard et avais donc fait la paresse au lit.

Comme question de fait, j'aurais peut-être dormi plus longtemps si Guy n'avait pas fait du bruit dans le salon.

Je passai rapidement ma robe de chambre et rejoignis mon cousin.

Il avait fait monter du café et des rôties et paraissait de la meilleure humeur.

– Je suis encore curieux, lui dis-je. S'il te plaît de m'expliquer enfin.

– C'est vrai. Mais avant veux-tu faire un téléphone ?



- Naturellement. À qui ?
- Tu as un ami dans la police provinciale...
- Oui, le détective Belœil.
- Penses-tu que cela lui ferait plaisir de mettre la main sur le voleur de la banque à Belœil ?
- Naturellement.
- Et de résoudre les meurtres des deux types du parc Lafontaine ?
- Tu sais bien que cela ne fait aucun doute.
- Puis, tandis que tu y seras, dis-lui que le corps de madame Cotnam se trouve dans le piano dans le sous-bassement de la maison de l'avenue des Pins où elle demeurait.
- Et les deux types que nous avons ligotés hier soir ?
- Tu lui diras où ils sont et lui annonceras qu'il sera en présence des deux assassins du parc Lafontaine, ainsi que de madame Cotnam. Tu pourras ajouter qu'il serait intéressant d'aller arrêter M<sup>lle</sup> Berthe Deroy qui se fait passer pour madame Cotnam à 3320 avenue des Pins. Elle est

certainement une complice du docteur. Quant à lui, il est réellement le voleur de Belœil.

– Et l'argent ?

– Ça, c'est différent. Le voici. Mais c'est ma récompense pour avoir fait tout ce travail.

En disant cela, il me montra un paquet enveloppé dans un fort papier brun.

Comme il m'invitait à le défaire, je découvris bientôt une quantité de billets de banque.

Je téléphonai à Belœil en lui recommandant de ne pas parler de moi au sujet de cette affaire.

Naturellement je ne tenais pas à être questionné.

Mais le détective était tellement content de pouvoir prendre tout le crédit de cela qu'il me promit tout ce que je voulus à ce sujet.

Quant aux preuves, j'ajoutai que s'il en manquait pour faire condamner ses hommes, que je lui en fournirais plus tard.

Guy s'était assis confortablement et venait

d'ouvrir une bouteille de scotch.

– Tu vas commencer par le vol de la banque, je suppose ?

– C'est en effet le point initial.

– Je t'écoute.

– Ton ami Belœil avait eu raison. C'était un crime parfait. Mais naturellement aux yeux de la police seulement.

– Comment se fait-il alors que Cotnam n'ait pas disposé de cet argent avant ?

– Il n'a pas voulu prendre de chances. Il a laissé l'affaire s'oublier et a caché l'argent dans un coffret de sûreté dans une banque en attendant.

– C'est la clef que tu as trouvée, hier soir, je suppose ?

– Et dont je me suis servi ce matin pour aller chercher l'argent.

– Comment Cotnam avait-il pu vendre le cabinet et le cor s'il savait que sa clef était là ?

– Il avait dû disparaître, au moment de sa

mort. Voulant continuer à vivre avec sa secrétaire, il avait tué sa femme et avait donné l'ordre à sa secrétaire de se faire passer pour elle. Comme ils n'avaient pas d'amis cela ne fut pas difficile.

– Pourquoi a-t-elle vendu le secrétaire alors ?

Cotnam a dû demander à sa secrétaire, qui passait pour sa femme, de réaliser tout l'argent possible avec les antiquités qui se trouvaient dans sa demeure. Ils devaient projeter de s'enfuir dans un autre pays tous les deux. Or elle a vendu le cor en ignorant que la fameuse clef était là.

– Elle ne savait pas le lieu de la cachette de Cotnam, je suppose ?

– Il la redoutait probablement quelque peu. Mais quand il a appris que le cor avait été vendu, il lui fallait récupérer le secrétaire. C'est pour cela qu'il a imaginé l'histoire des lettres d'amour.

– Je ne comprends pas encore.

– Le cor n'a pas été volé pendant que Fleurant était sorti à la suite d'un téléphone mystérieux, mais probablement pendant qu'il entrait chez la

soi-disant madame Cotnam pour discuter des lettres, plus à bonne heure dans la journée. J'ai réalisé cela quand j'ai vu qu'il n'y avait pas de traces de camion dans la cour. Tu te souviens que Fleurant prétendait que le cabinet avait été sorti de la maison à l'aide d'un camion ?

– Naturellement. Il l'a volé, puis mis dans le hangar pour aller le fouiller le soir même.

– Justement, mais nous sommes intervenus dans l'affaire et avons dérangé ses plans.

– Je ne vois pas encore le rapport avec les meurtres du parc Lafontaine cependant.

– D'abord, je dois te dire que l'histoire des damiers était inventée seulement dans l'espérance de compliquer l'affaire.

– C'est précisément ce qui a mêlé la police.

– Il y avait cependant un motif pour ces meurtres et c'est cela que la police n'a pas trouvé.

– Quel était donc le motif ?

– Tu sais maintenant que madame Cotnam a été remplacée par sa secrétaire. Or si le ménage Cotnam n'était pratiquement pas connu des

voisins, il y avait deux hommes qui avaient déjà pénétré dans la maison et qui auraient pu reconnaître la véritable secrétaire.

– Qui donc ?

– Mais c'est bien simple ! Lucien Joubert qui est allé faire des réparations au plancher en marqueterie et l'accordeur de piano qui a dû aller travailler le piano de madame Cotnam.

– Je comprends maintenant. Mais ne me dis pas que tu sais exactement que le corps de la véritable madame Cotnam est dans le piano de l'avenue des Pins ?

– Pour dire le vrai, je ne l'ai pas vu.

– Alors.... ?

– Je me sers de déductions pour en arriver là.

– Comment procèdes-tu ?

– Tu sais que nous avons eu affaires à des types très habiles.

– Je te le concède.

– D'abord le docteur n'a pas craint de montrer à la police comment le vol de la banque s'était

opéré.

– Il avait certainement du culot.

– Ensuite l'antiquaire m'a dit qu'il y avait un piano et une réparation de plancher dans le hangar.

– Oui.

– Eh ! bien, n'as-tu pas constaté qu'il y avait eu réellement une réparation de plancher dans le hangar ?

– Oui, comme dans la maison d'ailleurs.

– Ce point expliquait quelque chose au sujet du menuisier Joubert.

– Entendu.

– Mais que venait faire le piano ?

– Il avait certainement rapport avec Latour ?

– Parfait. Alors c'est qu'il y avait quelque chose à trouver. Et quoi si ce n'est le corps de madame Cotnam. N'oublie pas que c'est la seule chose qui restait mystérieuse dans toute cette affaire.

– Qui te dit cependant que ce n'est pas le

corps de la secrétaire qui est dans le piano ?

– Dans ce cas les deux meurtres du parc Lafontaine n'auraient pas été nécessaires.

– C'est bien vrai.

– Tu comprends maintenant ?

– Oui. Et si tu veux je vais téléphoner à Fleurant pour lui dire que son cor est dans le grenier du hangar.

– Tu sais bien qu'il a dû le découvrir à l'heure qu'il est.

– Tiens, je pense à quelque chose encore.

– Quoi donc ?

– La note qui t'a mis sur cette piste ?

– C'était encore un tour du fameux docteur. Il a voulu me narguer et surtout narguer son voisin avec cela.

– Il est allé trop loin par exemple, cette fois...

– C'est justement ce qu'il faut s'empêcher de faire dans la vie. Il faut savoir où s'arrêter.





Cet ouvrage est le 279<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.